This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2153
A78 I7
1823

Artis

YC17817

Artois, Armand d'

Isle (l') des Noirs, com-
vand. par Darlois ..
1823. 14 Mars
0430.

Artois, Armand d'

L'ISLE DES NOIRS

OU

LES DEUX INGÉNUES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. D'ARTOIS, Armand d' ET SAINTINE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 14 MARS 1823.

PRIX : 1 Fr. 50 Cent.

PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIECES DE THEATRES ANCIENNES ET MODERNES,

CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DE ROHAN, N°. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI;

ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

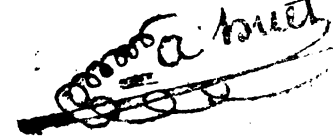
1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BOMBARD, capitaine de vaisseau.	M. VICTOR.
CHARLES, son fils.....	M. LAFOND.
L'ETOILE, marin.....	M. GUÉNÉE.
Mme. DE MERCOURT.....	Mme. BRAS.
CÉLANIE } ses petites filles.	Mlles. CLARA.
CLARA } ses petites filles.	PAULINE-GEOFFROI.
DIEGO, nègre, au service de Mme. de MERCOURT.....	M. LAPORTE.
Matelots de la suite du Capitaine.	

La scène se passe dans une Isle habitée par des nègres.

Nota. Cette Edition est exactement conforme à la représentation et au manuscrit déposé au Ministère.

Tous les Exemplaires non revêtus de la signature de l'éditeur seront réputés contrefaits.



IMPRIMERIE DE HOCQUET.

PQ2153
A78I7
1823

L'ISLE DES NOIRS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une île pittoresque ; des cocotiers, des bananiers sont épars çà et là ; des rochers escarpés se font voir sur la gauche ; à droite est une petite habitation masquée par des rochers, et la mer dans le fond. sur le premier plan à droite un rocher qui forme une espèce de banc. De l'autre côté s'avance un rocher creux.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOMBARD, MATELOTS, *Les Matelots sont groupés sur les rochers et sur le devant de la scène, ils ont l'air d'être occupés de la recherche de quelqu'un.*

CHOEUR D'AZEMIA.

LES MATELOTS.

Ne vois-tu rien ?
Non, rien.
N'entends-tu rien ?
Non, rien.
Sur cette plage,
On ne voit rien.

BOMBARD.

Cherchons, amis, avec courage,
Car c'est dans cette île sauvage,
Que vint, je gage
Notre vaurien.

TOUS.

Je ne vois rien. (*bis*).

BOMBARD.

Effectivement, rien n'annonce qu'une barque ait été entraînée dans cette baie, il n'en reste nulle trace, nul vestige. Corbleu! ces jeunes gens, quelles têtes! espérons que l'Etoile sera plus heureux que nous...

M736563

L'ÉTOILE, *dans la coulisse.*

Houx ?...

TOUS, *se retournant.*

Le voilà.

BOMBARD.

Quelle singulière manière a-t-il donc de marcher ? on dirait qu'il a peur... examinons-le un peu. (*Ils se mettent à l'écart.*)

SCÈNE II.

Les Mêmes, L'ÉTOILE.

L'ÉTOILE, *arrivant, en regardant, partout avec frayeur, et sans voir les matelots.*

AIR *de Doche.*

Quel rivage effroyable !
Je crois vraiment qu' j'ai peur ;
Je crains les noirs en diable ;
C'est un' vilain' couleur.
Seul, je suis tout troublé,
Hé !
Quoique j' sois aguerri,
Hi !
Si j' voyais quelqu'un là,
Ha !
J' crois que j' f'rais un fier saut.

Bombard et les Matelots se sont approchés doucement, le Capitaine lui frappe sur l'épaule à la fin de ce vers.

L'ÉTOILE, *sautant.*

Oh !

Tiens c'est vous ! ne faites donc pas de mauvaises plaisanteries... vous avez cru m'effrayer ?

BOMBARD.

Je crois que tu trembles ?

L'ÉTOILE.

J'en ai peur.

TOUS.

Poltron !

L'ÉTOILE.

C'est ça, poltron, parce qu'on a peur... vous ne savez

donc pas ? mon Capitaine, si vous m'en croyez, nous ne pénétrerons pas dans l'intérieur de l'île : je me suis approché à travers ces rochers qui en dérobent la vue, et partout je n'ai aperçu que des noirs. Cette île pourrait bien être habitée par ces nègres révoltés qui ont expédié tous les européens.

BOMBARD.

Tu as peut-être raison ; ne quittons pas les bords de la mer, et que la chaloupe soit toujours prête à nous recevoir, (*exclamativement.*) Mille bombes ! si mon Charles avait été pris par eux.

L'ÉTOILE.

Il n'y aurait guère moyen de le reprendre, nous ne sommes pas en force, et puis si ces messieurs noirs sont tant soit peu antropophages, je ne me sens pas en goût de mourir à la broche.

BOMBARD.

Morbleu, si je le ratrappe !

AIR : *Le voilà sorti d'embarras.*

Qu'il n'espère plus de naufrages,
Abdiquant ses goûts favoris,
Loin des périls et des orages,
Je le renferme... dans Paris.
Là, loin des dangers, des obstacles,
Monsieur aura, pour tout plaisir,
Le bal, les concerts, les spectacles !
Il est temps de savoir punir.

L'ÉTOILE.

Même air.

J'approuve cet arrêt sévère,
Pour qu'il n' s'expose plus ainsi,
Forcez-le de rester à terre,
Et moi, que j'y reste avec lui.
Ne laissez point toucher votre âme,
Et loin des mers, pour nous r'tenir,
Donnez-nous à chacun un' femme...
Il est temps de savoir punir.

BOMBARD.

Corbleu, c'est ce que je veux faire.

L'ÉTOILE.

Ah ! si mon père m'avait rudoyé comme cela, je ne

courrais pas risque d'être mangé aujourd'hui par les gastronomes du pays.

BOMBARD.

Mais, imbécille, comment l'as-tu laissé partir puisque tu étais avec lui?

L'ÉTOILE.

Demandez-moi pourquoi je n'empêche pas la mer d'avoir son flux et reflux! il l'avait dans la tête, Capitaine, et de ce côté-là, c'est bien votre fils, il est entêté comme tous les diables!

BOMBARD.

Insolent!

L'ÉTOILE.

Je lui disais, M. Charles, ne vous éloignez pas, le vaisseau n'a été amarré que pour faire de l'eau, nous levons l'ancre demain... je veux connaître les environs, m'a-t-il répondu... ces parages sont parsemés d'îles, qui n'ont guère été visitées par les Européens, je vais aller rendre quelques visites, et je reviendrai entendre le reste de ton discours, puis il a pris une barque, et vogue la galère.

BOMBARD.

S'il a été entraîné par les courants, comme il n'y a pas de doute, il n'a pu débarquer que dans cette île puisque c'est ainsi que nous-mêmes y avons été amenés; ne nous décourageons pas, côtoyons encore les bords de la mer; toi, l'Etoile, prends trois hommes avec toi, le reste me suivra, et faisons le tour de l'île dans un sens opposé; ayons soin surtout d'éviter les habitations.

L'ÉTOILE.

Quant à moi, je vous réponds que je n'en approcherai pas.

BOMBARD.

Allons, mes amis.

AIR : *Contre vous, j'ai sentence* (Les dettes.)

Que chacun en silence,
S'avance,
Partons sans effroi!

L'ETOILE, *à part.*

Ah ! déjà mon courage,
Je gage,
Est parti sans moi.

BOMBARD.

Allons, allons, profitons des instans,
Ne perdons pas de temps;
Et pour qu'on n'abandonne
Personne
En ce lieu fatal,
Que chacun sur la rive,
Arrive
Au premier signal.

TOUS, *à mi voix en sortant.*

Et pour qu'on n'abandonne
Personne,
etc., etc.

Ils disparaissent.

SCÈNE III.

DIÉGO *seul, il a un panier de joncs au bras.*

AIR *de Doche.*

Fric, fric, froc,
Dic, doc,
Tra, la, la, la,
Chansonnette,
Amourette
Fric, fric, froc,
Dic, doc,
Tra, la, la, la,
C'est là
Mon refrain, le voilà
Là.
Quand Négresse jolie,
Vient s'offrir à Diégo
Oh ! oh ! oh !
Je lui dis, belle amie,
Viens t'asseoir là.
Et puis, quand elle est là,
Tra, la, la, la,
Fric, fric, froc,
etc., etc.

SCÈNE IV.

DIÉGO, Mme. DE MERCOURT.

Mme DE MERCOURT.

Diégo, Diégo, ah! te voilà.

DIÉGO.

Oui, maîtresse, j'apporte à toi des provisions pour la journée, mais j'ai bien du chagrin.

Mme DE MERCOURT.

Du chagrin, eh! qu'as-tu donc, mon bon Diégo?

DIÉGO.

J'ai, j'ai, que moi voir avec peine que nous nous perdrons tous, si toi persister à garder plus long-temps ce jeune Français que nous avons sauvé hier. Tu sais qu'il a fallu tout le crédit de père à moi, qui alors était un des chefs de l'île, pour qu'on y laissat vivre vous après naufrage... il y a douze ans de cela... toi venais des Colonies, et retournais en France avec les deux enfans que ta fille bonne maîtresse à moi, t'avait confiés. Mademoiselle Clara n'avait alors que deux ans, mademoiselle Célanie en avait trois, et leurs sexe et ton âge tranquillisaient les habitans qui se souviennent trop bien des Européens pour les aimer.

AIR : *Vaud. de Partie Carrée.*

Lorsque ces blancs vinrent sur nos rivages,
Tout changea, tout prit l'air étranger,
Nos fill's cesser'nt d'être sauvages,
Gn' y a qu' not' teint qui n'put pas changer;
Chez nous, plus de constantes flammes,
Not' caractère en souffrit, fallait l' voir,
Tout s'altérait, et chaque jour nos femmes
Changeaient du blanc au noir.

Le nouveau venu est un homme...

Mme DE MERCOURT.

Oui, sans doute, c'est un homme.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Ta plainte est inutile,
Hélas ! depuis douze ans,
Je n'ai vu dans cette île
Que des Noirs effrayans.
Quand le sort déplorable
Ainsi m'a fait souffrir,
Voir un jeune homme aimable,
Quoiqu'on ait pu vieillir,
Ça fait (*bis*) toujours plaisir.

DIEGO.

Et s'il est découvert ?

Mme DE MERCOURT.

Tu me fais frémir !... mais il nous a dit lui-même que l'île d'où il est parti si imprudemment, n'est qu'à quelques lieues d'ici ; on est sans doute à sa recherche. Attendons.

DIEGO.

Oui, maîtresse, j'y consens ; attendons, pour séparer nous de lui, qu'il nous soit cher à tous, et que tes petites filles en soient éprises.

Mme DE MERCOURT.

Mes filles, éprises d'un étranger, d'un inconnu ? je leur ai donné de trop bons principes pour cela.

DIEGO.

Bons principes, ne pas empêcher d'aimer un jeune homme aimable, d'une figure douce et jolie, telle qu'elles n'en ont jamais vu dans cette île.

Mme DE MERCOURT.

Mais moi je saurai bien m'empêcher de l'aimer.

DIEGO, *souriant.*

Toi, maîtresse, n'as pas un jeune cœur.

Mme DE MERCOURT.

Taisez-vous, Diégo ! vos craintes sont mal fondées, et nous pouvons bien attendre un jour encore.

AIR : *mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Quelque barque ici peut paraître.

DIEGO.

Songez qu'on peut nous observer.

Mad. DE MERCOURT.

Il se présentera peut-être
Quelque moyen de le sauver.

DIEGO.

Pendant ce temps, l'amour se presse.

MAD. DE MERCOURT.

Je suis là pour braver sa loi,
J'en avais peur dans ma jeunesse,
Maintenant il a peur de moi..

Ensemble.

Quelque barque ici peut paraître,
Et nous pourrons le préserver, etc.

DIEGO.

Si quelque Nègre allait paraître,
Rien ne pourrait nous préserver,
Le livrer aux flots est, peut-être,
Le seul moyen de le sauver

(*Il sort sans emporter son panier.*)

SCÈNE V.

Mme DE MERCOURT, CLARA, CELANIE.

(*Elles sortent de l'habitation et ferment la porte avec précaution.*)

Mme DE MERCOURT.

Il pourrait bien avoir raison! cependant j'ai donné tous mes soins à l'éducation de Célanie et de Clara, elles sont incapables...

CLARA, *arrivant la première.*

AIR : *Amour, amour.*

Il dort, (*bis*).
Ma mère,
Notre nouveau frère,
Il dort. (*bis*).
Et sa figure est mieux encor.
Pour le voir, je suis sortie;
Un doux songe l'agitait,
Il disait : qu'elle est jolie!
Et j'ai cru qu'il me voyait.

Mme DE MERCOURT.

Comment, Clara, vous avez déjà vu cet étranger, vous avez eu tort, mademoiselle, il fallait imiter votre sœur.

CELANIE, *arrivant.*

Même air.

Il dort, il dort,
Ma mère,
Notre nouveau frère,
Il dort, il dort.
Et sa figure est mieux encor.
Là, tout près, à l'instant même,
Je l'ai vu qui sommeillait,
Il disait : ah! que je t'aime!
Et j'ai cru qu'il me parlait.

Mme. DE MERCOURT.

Et vous aussi ?

CELANIE ET CLARA.

Il dort, il dort,
Ma mère, etc.

Mme DE MERCOURT.

Mes enfans, voilà la première fois que vous me voyez aujourd'hui, et c'est pour me parler d'un étranger.

CELANIE.

Ah! pardonne! (*Elles l'embrassent.*)

CLARA.

Tu dis d'un étranger ? il ne l'est pas pour nous; nous savons son nom, il s'appelle Charles, il est français comme nous... Il a été élevé aux colonies, au pays de ma mère; nous serions bien méchantes si nous ne l'aimions pas... un étranger!...

CELANIE, *à sa mère.*

Tu nous as dit que tous les hommes étaient frères.

CLARA.

C'est vrai, et je sens bien que je l'aime comme s'il était le mien.

CELANIE.

Moi aussi.

CLARA.

C'est le ciel qui nous l'a envoyé; qu'il est bien mieux que tous ces vilains noirs qui nous entourent sans cesse!

CELANIE.

Il ne nous quittera jamais, n'est-ce pas, bonne maman?

Mme DE MERCOURT, *à part.*

Allons, voilà déjà leurs petites têtes qui travaillent.

CLARA.

Il faudra bien en avoir soin, bien le rendre heureux, bien l'aimer.

Mme DE MERCOURT.

Taisez-vous, mademoiselle. (*à part.*) comme elles y vont. (*se radoucissant.*) Clara, ma chère Clara, tu ne sens pas l'importance de ce que tu dis... Mes enfans, vous parlez d'aimer! apprenez que ce sentiment ferait le malheur de votre vie... et de la mienne, car l'amour ne peut plus me rendre malheureuse qu'indirectement.

CLARA.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Du sentiment qui nous entraîne,
Quoi! nous pourrions nous repentir!
Aimer causerait notre peine,
Quand cela fait tant de plaisir!

Mad. DE MERCOURT.

Votre bonheur me rend si rigoureuse!

CELANIE.

Oh! je le sens là, dans mon cœur!
S'il ne faut pas aimer pour être heureuse,
Jamais je n'aurai de bonheur.

Mme DE MERCOURT, *à part.*

Il faut hâter le départ de ce jeune homme. (*haut.*) Adieu, mes enfans, je vais prendre soin de vos oiseaux, que vous avez oubliés depuis hier.

CELANIE.

Oh! c'est vrai!... mon pauvre perroquet!

CLARA.

Tu n'es plus fâchée?

Mme. DE MERCOURT.

Non, non. (*elle les embrasse.*) Adieu, mes enfans. (*à part*) Ah! mon dieu! ces petites filles, il ne faut qu'un jeune homme un peu gentil pour leur faire venir des idées... des idées!.. comme j'en avais à leur âge.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

CLARA, CELANIE.

CELANIE, *allant écouter au rocher.*

Il n'est pas encore éveillé !

CLARA.

Il est si fatigué !... Mais qu'as-tu donc ? tu as l'air triste... Quant à moi, depuis l'arrivée de notre nouvel ami, je me sens deux fois plus gaie encore qu'auparavant.

CELANIE.

Moi, c'est tout le contraire.

CLARA.

Tu ne l'aimes donc pas ? fi ! que cela est vilain !

CELANIE.

Je pense à ce que ma mère nous a dit. Si elle avait raison, si cet attachement devait nous rendre malheureuses ! je ne sais, mais depuis que j'ai vu Charles, je ne puis retrouver mon bonheur et ma gaîté.

CLARA.

C'est qu'il te déplaît.

CÉLANIE.

Il me déplaît ! voilà un propos... Pourquoi voulez-vous qu'il me déplaise ? Que m'a-t-il fait pour me déplaire ? Vous me croyez donc bien injuste et bien méchante.

CLARA.

Je ne dis pas cela, mais on n'aime pas tout le monde. Ce n'est pas de ta faute si tu ne l'aimes pas.

CÉLANIE.

Je l'aime tout autant que vous l'aimez, mademoiselle.

CLARA.

Et moi je vous dis que non.

CÉLANIE.

Je l'aime plus que vous.

CLARA.

Oh ! c'est trop fort !

AIR : *Le page que voilà, n'en resterapas là.* (*Bergère chatelaine.*)

Tu l'aimes peu, je gage,
Pourquoi me l'enlever ?
Je l'aime davantage,
Et je vais le prouver.
Presqu'avec jalousie
Je le vois près de toi ;
Oui, connais Célanie.
S'il t'aimait plus que moi,
Mon cœur, toute la vie,
Le hairait..... je croi
Que j'aime plus que toi.

CLARA.

Même air.

Tu t'abuses, toi-même,
Charles sait captiver,
Mais plus que toi je l'aime,
Et vais te le prouver.
La raison t'abandonne,
Ma sœur, reviens à toi;
Il m'aime, ça t'étonne?
Eh bien ! cède-le-moi,
Et pour lui, je te donne
Mon perroquet.... je croi
Que j'aime plus que toi.

CÉLANIE, *à part.*

Mon dieu, que ma sœur commence à avoir un mauvais caractère !

SCENE VII.

Les Mêmes, CHARLES.

CHARLES, *arrivant.*

Ah ! voici mes charmantes libératrices !

CLARA, *allant vivement à lui.*

Ah ! c'est vous, Monsieur, vous allez nous dire de suite celle de nous que vous aimez le mieux.

CÉLANIE.

Non, Charles, ne le dites pas. Tout-à l'heure, je désirais le savoir, et maintenant je crains de vous entendre.

CLARA.

Voilà ma sœur dans ses caprices ! Allons, Monsieur,

parlez, expliquez-vous; dussiez-vous nommer Célanie, il faut absolument en préférer une de nous; je le veux, je l'exige.

CHARLES.

Charmantes petites amies, est-il possible de faire un choix entre vous deux? Si l'une charme mon cœur, l'autre enchante mon esprit; je ne puis vivre heureux qu'auprès de Célanie, et je mourrais du regret de perdre Clara.

CLARA.

Tout cela est poli, mais ce n'est pas là s'expliquer.

CÉLANIE.

AIR : *entrez entrez troupe jolie.*

Ma sœur, quelle est votre folie,
Pourquoi le faire prononcer ?

CLARA.

Dites, qu'elle est la plus jolie ?

CHARLES.

Oh ! vous voulez m'embarrasser.
Comme marin, je suis sincère,
Vous savez charmer tous les yeux.
(*A part.*)
Celle que je vois la dernière,
Est celle que j'aime le mieux.

CLARA, *le prenant par la main.*

Tenez, monsieur.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Ma sœur et moi, dans un naufrage,
Si nous succombions à vos yeux,
Et qu'hélas ! tout votre courage
N'en pût sauver qu'une des deux.
Laquelle, Charles, je vous prie,
Sauveriez-vous... dites-le-nous ?

CHARLES.

Ah ! je sauverais Célanie,
Et je me noyerais avec vous.

CLARA.

Il se noyerait avec moi ! c'est flatteur; mais ce n'est pas encore là répondre clairement.

CÉLANIE.

Ma sœur, avant de pouvoir faire un choix entre nous,

il faut qu'il ait le temps de nous connaître et de nous apprécier.

CLARA.

Je me rends à cette raison-là. (*à Charles.*) Monsieur, nous vous donnons dix minutes pour étudier et connaître à fond notre caractère.

CÉLANIE.

Charles, vous n'avez encore pris aucune nourriture aujourd'hui?

CLARA.

Nous allions l'oublier comme nos oiseaux.

CHARLES.

Eh bien! nous déjeûnerons ensemble.

CÉLANIE.

Justement, Diégo a oublié son panier de provisions. Voyons... Ma sœur ne songeait pas à cela.

CLARA.

Célanie voudrait me fâcher.

CHARES.

Allons, allons, mes compagnes, serais-je pour vous un sujet de discorde? Ne pouvons-nous être heureux tous trois.

CLARA.

Voilà qui est bien raisonné pour vous: Nous sommes deux pour vous aimer, vous êtes seul pour nous deux.

CHARLES.

Mais votre sœur ne vous aime-t-elle pas aussi?

CLARA.

Vous avez raison, j'aimais ma sœur avant vous J'ai eu tort de me fâcher: pardonne-moi, Célanie.

CÉLANIE.

Oh! bien volontiers.

CHARLES.

Quelle innocence! Quelle candeur!

Ils se placent tous les trois sur une espèce de banc formé par le rocher. Charles est dans le milieu. Ils sont sur le devant de la scène, à droite, de manière qu'on ne peut les apercevoir qu'en descendant tout-à-fait le théâtre. Clara et Célanie, qui ont le panier devant elles, en tirent les provisions.

CLARA ET CÉLANIE, *lui présentant des fruits.*

Tenez, Charles.

CHARLES.

Oh! le charmant repas!

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, L'ETOILE, *arrivant en tremblant.*

L'ÉTOILE, *à part.*

J'ai aperçu de loin un nègre et j'ai rebroussé chemin... Pauvre Charles! Il est sans doute bien malheureux dans ce moment.

CÉLANIE ET CLARA, *à Charles.*

Nous ferons tout pour votre bonheur.

L'ÉTOILE.

Il meurt peut-être de faim.

CÉLANIE ET CLARA, *à Charles, en lui portant les morceaux à la bouche.*

Mangez, mangez.

CHARLES.

Est-il une situation plus douce que la mienne?

L'ÉTOILE, *à part.*

Je ne voudrais pas être à sa place. Je commence à désespérer de lui.

CHARLES.

AIR : *Un souvenir.* (Fête du village voisin.)

Auprès de vous,
L'âme ravie,
Je jouis d'un bonheur bien doux;
Et je voudrais passer ma vie
Auprès de vous.

L'ETOILE, *à part.*

On le dévore, je parie.

CHARLES, *à Célanie et à Clara.*

Un doux baiser!

CELANIE et CLARA.

Non, je le crains.

CHARLES, *à Célanie et à Clara.*

Rien que sur votre main jolie.

Chacune lui donne sa main qu'il couvre de baisers.

L'ETOILE.

Le pauvr' garçon, que je le plains!

Ensemble.

CHARLES.

Auprès de vous,
L'âme ravie,
Je jouis d'un bonheur bien doux;
Et je voudrais passer ma vie
Auprès de vous.

CLARA et CELANIE.

Auprès de nous,
L'âme ravie,
Il trouve les soins les plus doux;
Charles, restez, toute la vie,
Auprès de nous.

L'ETOILE, *à part.*

Bien loin de vous,
Pays de barbarie,
Mon sort, je crois, serait plus doux;
Et je voudrais passer ma vie
Bien loin de vous.

CHARLES, CELANIE et CLARA.

O! doux moment! ah! quelle ivresse!
Je sens déjà / d'amour battre mon cœur;
Vivre pour lui, l' / en cette île, aimer sans cesse,
Voilà voilà le vrai bonheur.

L'ETOILE, *à part.*

Quel moment! quell' détresse,
A chaque pas nouvell' frayeur!
S'il m' faut trembler sans cesse,
Ailleurs j'irai chercher l' bonheur.

L'ÉTOILE

Oh! mon dieu, je crois que j'entends parler par là... Je tremble! Ecoutons.

CLARA.

Je n'ai jamais rien mangé avec tant de plaisir.

L'ÉTOILE.

Mangé! Qu'est-ce qu'elles mangent donc là? Est-ce que ce serait des petites antropophages?

CLARA.

Que j'aime donc les blancs!

L'ÉTOILE.

Oh! mon dieu! si elles me voyaient... je n'ai plus la force de me traîner... Je ne puis plus broncher.

SCENE IX.

Les Mêmes DIÉGO.

DIÉGO, *dans la coulisse.*

Imbécille !

L'ÉTOILE.

Que vois-je ? ce maudit nègre ! Je suis mort ! où me cacher ?... Ah !...

(*Il va se tapir dans le creux de l'autre rocher.*)

DIÉGO, *entrant.*

J'avais oublié panier.

L'ÉTOILE.

C'est sans doute le papa de ces demoiselles antropophages.

DIÉGO, *prenant le panier.*

Ouais ! il est bien léger. (*Apercevant Charles, Clara et Célanie.*) Bon, mesdemoiselles, ne vous gênez pas ! c'est pour vous seules que l'on fait des provisions ?

L'ÉTOILE, *à part.*

Jolies provisions !

DIEGO.

Et votre mère n'est plus digne de déjeûner avec vous. Ne peut-on pas un peu se partager ce jeune étranger ?

L'ETOILE.

Le partager ; oh ! oh ! je ne veux pas être mangé par celui-là... il est trop laid. (*Il s'esquive.*)

CHARLES, *se levant avec ses compagnes.*

Ne te fâche pas, Diégo, les gens de ton pays sont naturellement bons.

DIEGO, *se radoucissant.*

Toi, connaître pays à moi ?

CELANIE.

Oui, Diégo, Charles a long-temps habité Saint-Domingue.

DIEGO, *riant de contentement.*

Bien vrai ?

CLARLES.

Tiens, reconnais-tu cette chanson créole ?

AIR *Créo'e.*

On dit qu'aimer est grand bonheur,
Et moi trouve que c'est grand' peine :
L'amour ça cause malheur,
Chagrin est lourd plus qu'une chaine.
T'nez, voyez, mam'zelle Zizit,
Pauvr' petit,
Mam'zell' Zizit,
Li gagné douleur, douleur, douleur,
Li gagné douleur jusqu' dans cœur.

2e

Fille en écoutant un amant
N'entend que belle parole,
Mais lui n'est jamais content
Jusqu'à io la rende folle.
T'nez, voyez, mam'zell' Zizit, etc.

3e

Si l'amoureux approcher moi,
Moi loin d' lui m'enfuir de suite ;
Et si l'on mandé pourquoi,
Moi je répondé bien vîte :
« T'nez, voyez, mamzell' Zizit,
Pauv' petit, etc.

(Diégo a dansé sur tous les refrains.)

CHARLES, *après les couplets.*

Allons rejoindre votre bonne maman.

CELANIE et CLARA.

Adieu, Diégo !

Charles prend les jeunes filles par la main et ils partent ensemble.

SCENE X.

DIEGO, *seul.*

C'est inconcevable, moi pouvoir pas être méchant... mais hâtons-nous d'avertir maîtresse... Moi tâcher de la sauver malgré elle.

SCENE XI.

DIEGO, Mme. DE MERCOURT.

Mme DE MERCOURT.

Diégo, écoute, je connais maintenant tout le danger de la situation où se trouvent mes filles.

DIEGO.

Ah! toi connaître enfin.

Mme DE MERCOURT.

Et je suis décidée à tout faire pour sauver notre vie et leur bonheur.

DIEGO.

Eh bien! maîtresse, j'ai préparé pirogue bien solide, que j'ai eu soin d'approvisionner pour quelques jours, et peut-être que le jeune étranger, s'il peut gagner la pleine mer, se sauvera encore de ce mauvais pas.

Mme DE MERCOURT.

Il se sauvera! il se sauvera! Diégo, mais surtout tâche de le faire partir sans que je le revoie.

DIEGO.

Oui, mais à présent chagrin de perdre Charles, peut faire mourir Célanie et Clara.

Mme MERCOURT.

J'ai mon projet, Diégo, je veux les mettre dans la situation de ne point regretter ce jeune homme; toi, dispose tout pour son départ tandis que j'entretiendrai mes filles.

DIEGO.

Je les entends, je vais embarquer le pauvre Charles.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

Mme DE MERCOURT, CÉLANIE, CLARA.

Mme DE MERCOURT.

Approchez, mes enfans; aujourd'hui vous négligez tout, même votre mère, pour un seul objet; s'il y a de votre faute, il y a aussi de la mienne et je dois être indulgente.

CELANIE.

De votre faute, maman?

Mme. DE MERCOURT.

Oui, mes enfans; ce matin j'ai cru devoir vous avertir du danger qu'il y avait de donner ainsi, sans raison, tout votre attachement à un inconnu qui n'a, pour vous plaire, d'autres droits qu'une feinte amitié et des avantages extérieurs.

CELANIE.

Une feinte amitié!

Mme DE MERCOURT.

Vous allez enfin connaître le fatal secret que jusqu'à présent j'avais voulu vous laisser ignorer pour votre repos. Le sentiment que vous éprouvez pour Charles, ne ressemble en rien à l'attachement que vous portez à Diégo, avouez-le ?

CELANIE.

C'est vrai.

Mme DE MERCOURT.

Non plus qu'à l'amitié que vous avez pour moi ?

CLARA.

Oh ! non.

Mme DE MRCOURT.

Mes enfans, c'est ce qu'on appelle de l'amour.

CLARA ET CELANIE.

De l'amour !

Mme DE MERCOURT.

Cet amour dont vous ressentez déjà les premiers symptômes est une passion violente qui non-seulement dessèche le cœur, le brûle, le remplit de lui seul, mais encore étend ses ravages jusques sur les traits qu'il change, qu'il défigure, qu'il noircit enfin.

CELANIE.

Qu'il noircit!

Mme DE MERCOURT.

Vous en avez un funeste exemple dans les habitans de cette île; hommes grossiers, sans éducation, qui ne s'abandonnent qu'à leur instinct sauvage.

CELANIE.

Quoi! c'est l'amour qui les a rendus si noirs et si laids?

Mme DE MERCOURT.

Oui, mes enfans, c'est l'amour, et soyez sur vos gardes, car déjà je vois sur vos traits un commencement des funestes effets de cette passion.

CLARA.

Quoi! serions-nous?..

Mme DE MERCOURT.

Pas encore, mais les progrès de ce mal sont si rapides!

CLARA.

Ah! je ne veux plus aimer que vous, maman, vous, ma sœur, mes oiseaux et Diégo.

CÉLANIE.

Mais, maman, vous n'avez donc jamais aimé mon grand papa?

Mme DE MERCOURT, *embarrassée.*

J'ai eu pour lui toute l'estime... toute l'amitié qu'il méritait...

CÉLANIE.

Maman, vous nous avez dit qu'en France tout le monde était blanc, on n'aime donc pas dans ce pays-là?

Mme DE MERCOURT, *à part.*

Les questions n'en finiront pas.

AIR : *Voulant par ses œuvres complettes.*

L'amour ne fait point de ravage
Dans tous nos pays policés,
Car il n'existe qu'en langage,
Chacun en parle et c'est assez;
Ce n'est qu'un mot de politesse.

CLARA.

Puisque ce mot est très-poli,
Moi, je le trouve si joli,
Que je veux m'en servir sans cesse.

CÉLANIE.

Maman, les hommes sont-ils soumis de même à cette maladie?

Mme DE MERCOURT.

Oui, mes enfans, et j'avouerai que j'ai été surprise de voir que Charles ne changeait point auprès de vous.

CÉLANIE.

C'est qu'il nous trompait.

AIR *de Ponce de Léon.*

Si j'en avais cru le menteur,
Dans cet instant, sur ma scène
Il me donnait l'avantage,
Seule je possédais son cœur.

CLARA.

Quoi! seule? ah! quel imposteur!
Oui, c'est affreux! et j'enrage!
Quoi! le volage.

CELANIE.

De mariage
Il osait me parler ici,
Même aujourd'hui.

CLARA.

Dieu ! quelle injure !
O ! le parjure !
Et moi, je noircirais pour lui ?
Non, non, j'y renonce aujourd'hui.
Loin de moi cette fantaisie,
J'aimerais mieux, toute ma vie,
Rester jolie.

ENSEMBLE.

Maman, toute la vie,
Je veux rester jolie ;
Non, non, je ne veux pas ici
Changer pour lui.

Mme DE MERCOURT.

Eh bien ! mes enfans, vous ne le verrez plus.

CÉLANIE, *vivement.*

Que dites-vous ?

Mme DE MERCOURT.

Nous venons de donner à Charles les moyens de rejoindre son père, et bientôt il reviendra avec lui nous chercher pour retourner dans notre pays, à moins que Charles ne nous trompe encore.

CÉLANIE, *tristement.*

Il est parti ! il me trompait ! (*Elle pleure.*)

CLARA.

Quel bonheur ! nous reverrons la France !

Mme DE MERCOURT.

Eh bien ! Célanie, est-ce là la raison que je devais attendre de toi ?

CÉLANIE, *douloureusement.*

Il me trompait ! il est parti ! oh ! ma mère ! non, je n'aime que vous, je ne le regrette pas, je ne l'aime plus.

Elle tombe dans les bras de sa mère et de sa sœur, en pleurant.

SCENE XIII.

Les Mêmes, DIEGO.

DIÉGO, *accourant.*

Maîtresse, maîtresse.

CÉLANIE.

Il est parti.

CLARA, *regardant la figure de Diégo.*

Ce pauvre Diégo, il faut qu'il ait bien aimé, car il est bien noir, et bien laid!

Mme DE MERCOURT.

Eh bien! Diégo, il est déjà loin.

DIÉGO.

Il est encore dans l'île, il ignore tout; la mer est agitée, et renverserait la pirogue du pauvre jeune homme... il partira à la nuit tombante.

CÉLANIE.

Il n'est point parti!

Mme DE MERCOURT.

Non, mon enfant, mais songe aux avis de ta bonne maman, au danger que tu cours auprès de lui.

CÉLANIE, *avec joie.*

Ne craignez rien, ma mère! oh! ne craignez rien, je ne l'aimerai plus, je m'en garderai bien...

Mme DE MERCOURT, *à Diégo.*

Diégo, suis-moi, (*à ses filles.*) Mes enfans, je vous laisse plus raisonnables, vous connaissez le péril, voyez si vous voulez conserver votre fraîcheur ou la sacrifier pour un homme qui ne changera sûrement pas pour vous.

SCENE XIV.

CELANIE, CLARA.

CLARA, *gaiment.*

Célanie, nous reverrons peut-être la France.

CÉLANIE.

Mais pour cela, il faut qu'il s'éloigne... la mer, les naufrages, je tremble.

CLARA.

Comment, tu n'es pas plus curieuse de voir un pays ou presque tous les hommes lui ressemblent?

CÉLANIE.

Oui, mais il y verra d'autres femmes aussi.

CLARA, *l'interrompant.*

Ma sœur! mais prends donc garde... tu l'aimes encore.

CÉLANIE.

Comment! tu vois sur ma figure?..

CLARA.

Non, pas tout à-fait... mais...

CÉLANIE.

Tu me trompes! va, je sens bien que malgré moi, mon cœur...

CLARA.

Le voilà! regarde s'il a tant soit peu bruni seulement. Le méchant, l'hypocrite!

CÉLANIE.

Tu as raison, je reprends tout mon courage.

SCÈNE XV.

CLARA, CELANIE, CHARLES.

CHARLES.

AIR: *Viens, mon petit, viens:*

Eh! quoi, l'on veut que je vous fuie!
Ah! c'est ordonner mon trépas.

CELANIE, *bas à Clara.*

Il dit qu'il veut perdre la vie.

CLARA, *bas à Célanie.*

Sois tranquille, il ne mourra pas.

CHARLES.

Il faut partir... Célanie, elle-même,
Veut m'éloigner... quelle rigueur extrême!
Vous aimer fait tout mon bonheur. (*bis*).

CELANIE, *bas à Clara.*

Il me jure encore qu'il m'aime,
Et vois s'il change de couleur?

CLARA, *bas à Célanie.*

Laisse moi parler, (*haut.*) Monsieur, tous vos beaux discours ne nous toucheront pas. Si vous aviez réellement de l'amitié pournous, vous ne demanderiez pas mieux

que de partir pour revenir ensuite nous chercher, et nous ramener en Europe, dans cette France où nous verrions de si belles choses; mais au lieu de cela, monsieur a mieux aimé nous tromper, se faire aimer par nous, car c'est ce que vous vouliez, nous le savons maintenant, vous vouliez vous faire aimer, et ensuite quand nous aurions été bien laides, bien noires, alors, vous seriez parti pour en tromper encore d'autres, pour...

CÉLANIE, *l'interrompant.*

Ma sœur!

CLARA, *vivement.*

Laisse-moi donc parler.

CHARLES, *avec chaleur.*

Laides, vous! Moi, vous tromper! Ma chère Célanie, eh! quoi, partagez-vous les injustes soupçons de votre sœur.

CLARA.

Est-il entêté!

CHARLES, *à Clara.*

AIR : *de Blangini.*

Lorsqu'à t'aimer je mets toute ma gloire,
Quand seule, ici, tu peux me retenir,
A mes sermens tu refuses de croire,
De trop d'amour veux-tu donc me punir?

Ensemble.

CELANIE.

Dans son amour il met toute sa gloire,
Seule, en ces lieux, je puis le retenir,
En l'écoutant, je suis prête à le croire!
Mais, cependant, s'il allait nous trahir?

CLARA.

Dans son amour, il dit qu'il met sa gloire,
Et c'est ma sœur qui sait le retenir;
En l'écoutant, je suis prête à le croire,
Et, cependant, l'ingrat allait nous fuir.

Tous trois reprennent l'ensemble.

CÉLANIE.

Charles! hélas! que je voudrais pouvoir vous croire. (*vivement.*) Cependant je ne vous aime pas.

CLARA.

Et elle a raison, car vous n'avez point d'amour.

CHARLES.

Je n'ai point d'amour!... Célanie, vous ne le croyez pas.

CÉLANIE.

Si vous en aviez, vous en porteriez la preuve sur votre figure. N'avez-vous jamais vu de nègres dans votre France.

CHARLES.

Quelques-uns... Eh bien!

CÉLANIE.

C'est qu'ils ont aimé ceux-là, et ils en portent la marque ineffaçable; si vous aviez les mêmes sentimens, vous auriez la même couleur.

CHARLES.

Quoi! si je ressemblais aux habitans de cette île, vous m'aimeriez, Célanie?

CÉLANIE.

Pouvez-vous le demander, cruel, puisque je vous aime, quoique vous ne soyez pas noir.

CHARLES, *tombant à ses genoux.*

Vous m'aimeriez, Célanie! Ma Célanie, vois ton ami à tes genoux qui te jure de t'adorer toute la vie.

CLARA.

Tout est perdu!

CELANIE, *se laissant tomber dans ses bras.*

Charles!

CLARA, *vivement à Célanie.*

Ma sœur! ma sœur!

CÉLANIE *revenant à elle comme épouvantée de l'idée qu'elle est noire.*

Ma sœur, est-ce que... Ah! n'importe, il n'est plus temps, oui, Charles, je t'aime!

SCENE XVI.

Les Mêmes, DIÉGO.

DIÉGO, *accourant.*

Et vîte, et vîte, il n'y a pas un moment à perdre; on s'avance... fuyez, jeune homme!

CLARA.

Ciel ! ce sont les nègres !

CÉLANIE.

Nous sommes perdus !

Mme. DEMERCOURT, *arrivant.*

Mes enfans, nous sommes sauvés ; ce sont les Français.

SCENE XVII.

Les Mêmes BOMBARD, L'ÉTOILE, Matelots.

CHOEUR *en entrant.*

AIR : *Honneur à la musique.*

Ah ! quel bonheur extrême !
Ici guide nos pas,
Charles, ce fils que j' / qu'il aime
Va voler dans mes / ses bras.

DIÉGO, *montrant Charles à Bombard.*

Le voilà, capitaine.

CHARLES, *courant se jeter dans les bras de son père.*

Mon père !

CÉLANIE, *se cachant la figure avec ses mains.*

Ah ! je dois être affreuse !

L'ÉTOILE, *apercevant Diégo.*

Allons, voilà encore ce vilain mauricaud.

CLARA, *à part.*

Au moins ceux-là sont bruns.

BOMBARD, *à son fils.*

Corbleu, je vous tiens donc, monsieur le coureur d'aventures ! Qui diable vous retenait ici ?

CHARLES.

Mon père, voyez Célanie.

CÉLANIE, *se cachant la figure avec ses mains.*

Oh ! non, non, je n'oserais jamais me montrer.

CHARLES.

Célanie, c'est mon père.

CÉLANIE.

Ma figure va lui faire horreur ; je suis trop laide, trop noire.

BOMBARD, L'ÉTOILE ET MATELOTS, *s'approchant.*

Comment, elle est noire ?

CHARLES.

Ma Célanie, que craignez-vous ?

CÉLANIE.

Vous le voulez, eh bien.

Elle découvre sa figure.

BOMBARD.

Corbleu ! si elles sont laides comme cela, dans ce pays-ci. (*Aux matelots.*) Nous ferons bien d'y faire notre provision. (*à Charles.*) Quant à vous, monsieur, je crois qu'enfin nous avons trouvé de quoi vous fixer à jamais; et voilà, j'espère, votre dernier voyage.

CHARLES.

Non pas, mon père, j'aime Célanie plus que la vie; mais je suis jeune, la gloire m'est chère aussi, et c'est à mon âge que vous avez reçu votre première blessure.

BOMBARD.

Est-il ambitieux?

CHARLES, *montrant la croix de son père.*

AIR *nouveau.*

La gloire court de rang en rang,
Oui, mais pour fixer la volage,
Il faut teindre de notre sang
Ce ruban, le prix du courage.
Ah ! pour payer de pareils dons,
Est-il de trop grands sacrifices ?
Si l'on nous couvre de cordons,
C'est pour cacher nos cicatrices.

Mme. DE MERCOURT.

Monsieur le capitaine, le temps nous presse. Puisque vous voulez bien nous recueillir tous sur votre vaisseau et nous faire revoir notre belle France, hâtons-nous de quitter cette île.

BOMBARD.

C'est cela, nous nous expliquerons à bord.

CLARA, *à part.*

Ah ! si j'avais su qu'on ne noircissait pas !

VAUDEVILLE.

BOMBARD.

AIR : *Vaudeville de M. Lerond.*

Allons, allons,
Quittons
Ces lieux, partons,
Bientôt nous reverrons
Les rives de la France,
Plus de souffrance,
Nos maux sont finis ;
Le bonheur, mes amis,
N'est que dans son pays.

CHOEUR.

Allons, allons, etc.

Mad. DE MERCOURT, *à Celanie et à Clara.*

AIR *nouveau de Doche.*

Pour effrayer votre innocence,
Je vous ai peint l'amour bien laid ;
Je vous ai dit que sa puissance
Pouvait altérer chaque trait.
Lorsque je tenais ce langage,
Je devais faire des erreurs ;
On parle d'amour à mon âge,
Comme un aveugle des couleurs.

L'ETOILE.

Moi, pour un rien l'effroi me glace,
Un' femm' pourtant n' m'intimid' pas ;
De c' côté là, j'ai plus d'audace
Que not' pilote Nicolas :
Malgré c' qu'on pense d'son courage,
L'hymen lui fit un' tell' frayeur,
Que l' premier jour de son mariage
On dit qu'il changea de couleur.

BOMBARD.

Je pris une femme en Afrique,
Veuf, j'en repris une à Paris...
J'ai bu du vin sous le Tropique,
J'en ai bu dans tous les pays.
Ami de Bachus et des dames,
Je vaux les plus fins connaisseurs ;
Car, en fait de vins et de femmes,
J'en ai vu de toutes les couleurs.

DIEGO.

J'ai vu des gens changer d' langage,
J'en ai vu changer de chemin,

J'en ai vu changer de visage
Presque du jour au lendemain.
J'ai vu les gens les plus risibles
Changer et d'esprit et d'humeur ;
Malgré tous les chang'mens possibles,
Moi, n'ai jamais changé d' couleur.

CHARLES.

Loin des combats, souvent l'envie
S'attache à nous pour nous flétrir ;
Frappés par une calomnie
On a vu des guerriers pâlir ;
Mais ferme comme une muraille,
Un soldat sur le champ d'honneur,
Devant le feu de la mitraille,
Jamais ne change de couleur.

CLARA.

Dans la capitale de France,
Déjà je crois être, ma sœur.

CELANIE.

Notre parler, notre ignorance,
Y trouveront plus d'un censeur !

CLARA, *au public*

Nous leur dirons : « Point de disgrâces !

CELANIE, *de même.*

« Pour nous, Messieurs, point de rigueur.

CLARA.

« N'allez pas nous trouver sans grâce.

CELANIE.

« Et notre style sans couleur. »

CHŒUR.

Allons, allons,
Quittons
Ces lieux, partons !
Bientôt nous reverrons
Les rives de la France.
Plus de souffrance,
Nos maux sont finis ;
Le bonheur, mes amis,
N'est que dans son pays.

FIN.

GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER

Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.